

Montaigne

Honnête homme ou sage ?

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Michel Bouvier,
*Montaigne rendu aux
siens. J'ai vaincu la
mort, t. I ; Le grand
coucher de l'univer-
selle vanité, t. II*,
François Xavier de
Guibert, Paris 2007 et
2008, 272 p. et 252 p.

« Le sot projet que de se peindre », disait le jeune et fougueux Pascal devant les *Essais* de Montaigne, œuvre d'un homme mûr. Ce n'est pas que Montaigne pensât très différemment de son cadet, qui ne voyait dans le cœur humain que vide et ordures, mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain plaisir à trier ces ordures, à leur donner des noms, à les faire briller au soleil de l'intelligence, à faire enfin l'inventaire de l'humble trésor qu'il portait dans son cœur avant d'en prendre congé.

On appelle cet intérêt pour soi, occupation de moraliste. Montaigne était moraliste sans le savoir, car en ce temps-là, les professeurs et les universitaires n'existaient pas encore pour étiqueter les choses. Michel de Montaigne était surtout un honnête homme, mot qui a disparu de notre langage et dont nos contemporains ont perdu la signification. Eh bien ! justement, un honnête homme est quelqu'un qui ne se pique et ne fait profession de rien. C'est l'homme de l'*otium* (loisir) et non du *negotium* (travail). Ce *ne* privatif porte le poids de toute une civilisation, celle qui a porté les hommes jusqu'aux temps modernes. Mais Montaigne ne parle pas de lui comme le fera plus tard Jean-Jacques Rousseau, le citoyen de Genève, il ne cherche pas à se justifier, à prendre le monde à témoin de ses malheurs ou de ses vertus. Il ne se pose pas non plus comme l'ami malheureux des hommes qui convertit en misanthropie son amour

blesse. Montaigne ne se confesse pas. Sa confession est toute privée. D'ailleurs le monde en son temps se réduisait à une poignée de lettrés capables de lire et de goûter. Il ne joue pas non plus du violon tzigane de la sensibilité, cher aux Paganini du romantisme, il ne recherche pas les suffrages des dames. Il reste Ancien. Il y a des secrets qu'on ne livre pas au commun des hommes. A le lire, on respire l'air salubre de l'altitude, alors que chez Chateaubriand ou chez Rousseau, pour prendre une comparaison facile, on n'est jamais très loin de la chambre à coucher ou de la cuisine. Montaigne reste bien emmuré dans son moi et dans sa tour tapissée de livres.

Le plaisir de la quiétude

Aussi, pour bien le lire et le comprendre, il est recommandé d'avoir un certain âge. Montaigne n'est pas un écrivain pour la jeunesse. Seul un homme d'expérience qui se retourne sur lui-même peut juger, comparer, apprécier avec intelligence et discernement. La jeunesse n'est qu'un bouillonnement informe, sauvage, d'appétits et de passions indifférenciés. Montaigne a mis de l'ordre dans sa maison, il a dompté ses passions qui, hors celle de connaître, ne furent jamais des plus fougueuses, car il ne s'est jamais mis en tête de prendre d'assaut le ciel, comme Montluc faisait le siège de Sienne. Il est

doux de le lire au couchant de sa vie, adossé à un mur de verger chauffé et doré par les rayons d'un soleil d'arrière été.

D'ailleurs, comme ses chers Anciens, Montaigne préférait l'atmosphère douce et tranquille de l'amitié aux orages, aux ravages et aux naufrages de la passion. On est ici deux bons siècles avant Chateaubriand. L'amour lui semble, comme aux Anciens, une folie, une démente propre à troubler sa quiétude contemplative et qui n'est supportable que parce qu'elle est passagère. Il préférait infiniment l'amitié. Il opposera, comme Descartes, l'amour goût à l'amour passion, l'amour agi à l'amour subi, et le plaisir à la passion. On ne saurait être moins romantique. Mais ce n'est pas non plus un libertin déchaîné. Les courtisanes de Vénus seront tout à fait de son goût.

Fi du malheur !

Il est instructif de constater à ce sujet que Proust, plus pascalien qu'il n'y paraît, était en totale contradiction avec Montaigne. Proust estimait l'amitié, comme la conversation, vaine et creuse, une perte de temps, et il voyait dans l'amour passion, dans l'amour jaloux, dans les souffrances et les humiliations d'un amant trompé, un instrument de connaissance de soi nécessaire au salut, salut tout terrestre au demeurant. Le malheur était à ses yeux infiniment préférable au mol édreton de l'amitié et au papillonnage dans les livres que pratiquait Montaigne, même si c'était pour se nourrir de leur substantifique moelle.

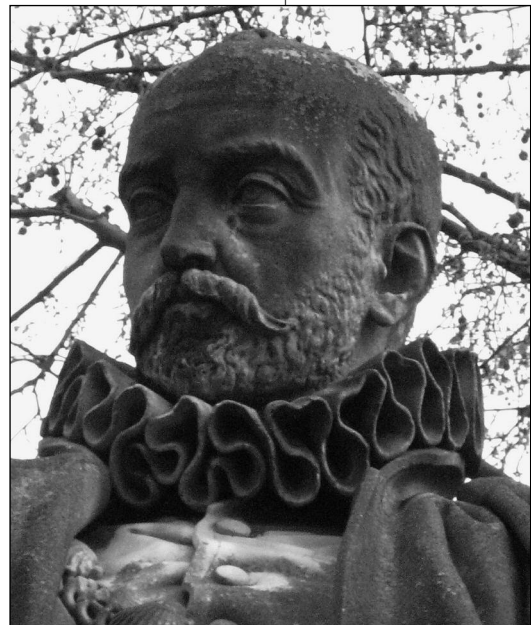
Pour moi, si je devais retenir une seule phrase de Montaigne, ce serait celle-ci, que chérissent également les sages et les paresseux (c'est souvent la même race) : « Vous dites que vous n'avez rien fait aujourd'hui, que vous n'avez

rien appris, vous êtes un grand fol. N'avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la plus mémorable, mais la plus illustre de vos occupations. » Ce qu'il écrit de ses lectures m'enchant également : « Les difficultés, si j'en rencontre en lisant, je n'en rogne pas mes ongles ; je les laisse là, après leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y plantais, je m'y perdrais, et le temps ; car j'ai un esprit primesautier. Ce que je voy de la première charge, je le voy moins en m'y obtenant. C'est pourquoi je n'aime que des livres plaisants et faciles qui me chatouillent ou ceux qui me consolent et conseillent à régler ma vie et ma mort. »

Et dans ce propos, comme on sent bien son Gascon : « J'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement ; que les mots aillent où va la pensée. J'aime une société et familiarité fortes et viriles, une amitié qui se flatte en l'âpreté et vigueur de son commerce. »

lettres

Montaigne, sculpture de Dominique Maggesi, Bordeaux



Et ici, où on ne l'attend pas, comme il sait nous attendrir : « Si je craignais de mourir en autre lieu que celui de ma naissance ; si je pensais mourir moins à mon aise éloigné des miens, à peine sortiraient-je hors de France ; je ne sortiraient pas sans effroi hors de ma paroisse. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons ; c'est chose trop momentanée. A dire vrai, nous nous préparons contre les préparations de la mort. Si nous avons su vivre constamment et tranquillement, nous saurons mourir de même. »

Les gens de Port-Royal lui reprochaient d'avoir trop parlé de soi. Au fond, tous leurs reproches se résument à celui-ci : n'avoir pas eu une vigoureuse haine de soi. Mais c'est oublier qu'en parlant de lui, il parlait de bien autres choses. Mais ces choses-là devaient être tuées ou entraînées aux yeux des jansénistes sévères dans la catégorie des ordures, des futilités ou du divertissement.

On a dit aussi : il a douté de toutes choses et même du doute. Certes, mais ce que lui a reproché Pascal, auquel il faut toujours revenir quand on parle de Montaigne comme de son lecteur le plus attentif, c'est d'avoir douté mollement et de n'avoir pas cherché en gémissant. C'est que, quoique né primesautier, Montaigne n'avait pas comme l'Auvergnat un naturel impatient. Il voit même dans l'impatience la source de bien des misères.

Païen ou chrétien ?

En ce temps-là, les jansénistes n'avaient pas encore inventé la grâce, cette céleste violence faite à la nature humaine corrompue. Montaigne était-il pélagien sans le savoir ? Se reposait-il trop sur la nature humaine, créée bonne jusqu'à la chute ? Selon qu'on est, par tempérament ou par doctrine (et la doctrine suit

souvent le tempérament) d'un bord ou de l'autre, on répondra oui ou non. La suite des temps semble avoir plutôt donné raison à Pascal, dans la mesure où, de Voltaire à Anatole France, on rencontre plus de zéloteurs de Montaigne que de Jésus-Christ.

Au fond, Montaigne n'était ni un écrivain ni un philosophe au sens que nous donnons aujourd'hui à ces mots : c'était un honnête homme. Pascal a dit en parlant de Platon et d'Aristote que leur grande affaire n'était pas d'écrire des livres qui les rendissent célèbres, mais de bien vivre. Montaigne a suivi leur conseil.

Ses *Essais* ne sont rien d'autre que le fruit mûr d'un loisir studieux tombé à sa saison dans le verger des lettres, c'est-à-dire d'une paresse bien meublée. Il était prêt, pour vivre, à planter là à tout moment ses chers livres, contrairement à Proust qui avait cessé de vivre (c'est-à-dire d'aller dans le monde perdre son temps), pour suivre le conseil de Pascal et s'enfermer dans sa chambre pour y rentrer en soi et n'en plus sortir. Il était même plus philosophe que Platon et Aristote qui cherchaient à convertir à leur philosophie quelques disciples et non des moindres, comme Denys, tyran de Sicile, et le jeune Alexandre, fils de Philippe de Macédoine.

Montaigne est-il chrétien ? Si être chrétien, c'est quitter le monde pour suivre le Christ et chercher la voie étroite, alors Pascal passe Montaigne de cent coupées ; mais si l'on peut faire son salut dans le monde sans crainte et sans tremblement (comme le laisse aussi entendre l'Eglise dans sa grande mansuétude) en étudiant les Anciens dans sa bibliothèque et, sans partir en croisade, en administrant sagement les affaires de son royaume ou de sa cité, alors Montaigne fut sans conteste un bon catholique.

L'Évangile lui-même ne tranche pas, puisque l'on voit un larron accéder directement au paradis et un ouvrier qui n'a travaillé qu'une heure recevoir le même salaire que ses compagnons qui se sont levés le matin.

D'ailleurs les poètes et philosophes de la Renaissance avaient résolu le problème de la façon suivante : on vit d'abord une vie mondaine, on court les femmes comme on court les cerfs, on fait la guerre, on chante ses amours, on compare le corps des femmes à celui des déesses de la mythologie, on voit des nymphes dans les bois, des naïades dans les rivières et des sirènes dans les grottes, puis, l'âge venant, on songe aux fins dernières, on se convertit et l'on fait une fin chrétienne. Mais au XVII^e siècle, les prédicateurs demandaient un peu plus à leurs ouailles et l'on voyait des La Vallière entrer au couvent avant trente ans.

Gaie sagesse

Montaigne, nourri des philosophes de l'Antiquité plus que de l'Évangile et des Pères ? Oui. Seulement, si comme l'a dit Péguy, la différence n'est pas tant entre païens et chrétiens qu'entre l'homme moderne et l'homme ancien, on peut préférer que Sénèque, tout païen qu'il était, était plus proche de l'Évangile que nos contemporains post-chrétiens.

Montaigne n'est pas mort à cheval, comme il l'avait souhaité, mais en écoutant la messe dans sa chambre, sans, croit-on savoir, que les médecins, qui en ce temps-là étaient moins cruels que du temps de Molière, aient eu à s'acharner sur son corps mourant.

« Les plus belles vies sont, à mon gré, disait-il, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée

plus tendrement. Recommandons-la à ce dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociable. » « Gaie et sociable », c'est là tout Montaigne, jusque dans l'appréhension d'un miracle qui viendrait troubler l'ordre de la nature. Créée par Dieu ou non ? Montaigne, honnête homme ou sage ? Chrétien ou païen ? Ou les quatre à la fois ?

G. J.

lettres



Notre-Dame de la Route
1752 Villars-sur-Glâne
www.ndroute.ch

22 - 28 mars 2009

« Donner du sens,
donner du goût à la vie »
A la lumière des Exercices de
St Ignace
avec Alain Guyot s.j.

29 mars - 4 avril 2009

12 - 19 avril 2009
Retraites individuellement guidées
avec Bruno Fuglistaller s.j.

21 avril 2009

Sensibilisation à l'approche
d'Anthony de Mello s.j.
avec Rosette Poletti

25 - 26 avril 2009

Prier avec la Bible
avec Marie-Christine Varone,
enseignante du NT à l'Uni Fribourg

2 - 3 mai 2009

Récollecion pour couples
La place du pardon dans notre
relation de couple
avec Xavier Maugère, animateur
pastorale familiale

Informations et inscriptions :

☎ ++41 26 409 75 00 www.ndroute.ch